
Jean-Christophe Bailly

Espéranto

Essayiste, homme de théâtre, Jean-Christophe Bailly nous offre dans Le propre du langage, Voyages au pays des noms communs (Seuil, 1997), une méditation sur le pouvoir des mots d'une acuité et d'une séduction rares. En voici l'un des chapitres.

Sans doute ne faut-il pas mettre en cause les bonnes intentions de Louis-Lazare Zamenhof lorsqu'il y a environ un siècle il inventa et promu l'espéranto, langue unique et de synthèse destinée à rapprocher les hommes en leur donnant un outil universel de compréhension. Mais derrière l'idée d'un langage commun à tous se profilent une approche réductrice et une dévaluation complète du sens. Tout ce qui privilégie la compréhension mutuelle par rapport à la qualité de la désignation se révèle étranger à l'être du langage, que chaque langue incarne. L'existence de langues multiples en effet ne divise pas le langage mais le déploie ; la forme des signes visuels ou sonores et la ligne de leur enchaînement, le destin phonétique et le lexique de chaque langue ne peuvent pas être considérés comme les variantes d'un modèle théorique que l'on pourrait induire. Le langage n'a pas de centre et chaque langue, en sa particularité, équivaut toujours à la totalité du langage pour ceux qui sont nés en elle. Chacune d'entre elles forme une structure autonome à la fois complète et ouverte, en devenir, résultant d'un long processus de formation. À travers cette structure s'expose la façon dont une

Nous remercions Jean-Christophe Bailly et les éditions du Seuil de nous avoir autorisés à reproduire ce texte.

communauté donnée, plus ou moins vaste ou unie, a pensé sa relation à l'univers et à elle-même. Et ce ne sont pas seulement ici les « choses » désignées qui varient, mais le mode de désignation lui-même. Or chacun de ces modes a formé avec ce qu'il a pu attraper autour de lui un univers entier, immense clavier de prises et de touches dépositaires chaque fois de la totalité de l'expérience du langage.

Ce que la traduction découvre, en tant qu'elle est la conséquence du frottement et des contacts entre groupes humains distincts, c'est l'irréductible différence de ces claviers et la possibilité, à travers ces différences et non pas malgré elles, d'une communauté d'expérience. Mais pour qu'une telle communauté soit seulement pensable, elle doit d'abord s'ouvrir à l'irréductibilité – à l'intraduisible comme tel. L'intraduisible n'est pas un reliquat d'incompréhension subsistant au-delà du passage d'une langue à une autre, il est la forme même sous laquelle toute langue se présente et est exposée à toutes les autres. Non seulement bien des mots ou des tournures se retrouvent sans équivalent, mais surtout, en un sens et en son sens, toute phrase est en son fond idiomatique. Le travail de la traduction, qui consiste à trouver dans un idiome donné des équivalents plausibles de l'idiome de la langue de départ, est toujours en quelque façon désespéré. Mais c'est justement parce que aucune langue ne peut être versée purement et simplement dans une autre que ce travail a un sens et produit une lumière. Ce que la traduction éclaire et renvoie dans son miroir infidèle, c'est la différence comme telle, c'est la singularité formée de chaque langue et, en elle, de chaque phraser – tout phraser ou toute inauguration verbale étant un creusement de l'idiome. Connaître une langue étrangère à fond, ce n'est pas seulement pouvoir la traduire, c'est d'abord être capable d'admirer à fond son étrangeté. Une « bonne traduction » est d'abord un travail d'admiration, un art de s'effacer pour rendre justice. La considération de l'autre qui entre en jeu dans la traduction se présente littéralement comme un seuil. Ce seuil n'est pas une simple porte mais ressemble à une sorte de grand soufflet – spectre où toutes les valeurs possibles, de l'obscurité à la transparence, existent simultanément. Là où la langue est la plus secrète et la plus travaillée, la plus creusée en son secret, là où elle entraîne le langage à être le plus intégralement son propre écho retenti, elle est sans doute, selon le sens courant, la moins traduisible : la langue entraîne le langage à reposer dans ses plis. Or, traduire, c'est tout d'abord déplier et ensuite seulement replier, refaire le même pli dans une autre matière ; ce n'est jamais tenir caché ou scellé, ni non plus dévoiler, c'est reformer le voile, reformer la cachette. L'intraduisible et le traduisible sont en vérité une seule et même

chose, et cette chose, tenue dans chaque langue comme entre elles, est le contraire de l'incompréhensible, c'est la visibilité et la lisibilité de la différence, le travail de la différence auquel chaque langue, déjà en soi ouverte, s'ouvre encore par la traduction, et dans les deux sens : en étant traduite comme en traduisant, en s'en allant hors d'elle comme en ramenant à elle. Posée ainsi entre les termes d'un échange inachevable, la traduction les respecte l'un et l'autre et les oblige mutuellement. Tout autre est le chemin de l'espéranto, qui dissout toute possibilité contractuelle, qui fait table rase de la différence. C'est pourquoi l'espéranto ne constitue pas l'utopie généreuse qu'on a bien voulu voir en lui, mais figure en bonne place parmi les pièges d'un universalisme nivelant, idéologique, mal pensé. L'utopie n'est pas tant le suspens d'un rêve immobile que la tension de ce qui est vers un plus libre déploiement. En ce sens, l'utopie d'une communauté de sens rayonnante fondée sur la conductibilité de la parole est engagée dès chaque acte de traduction, du plus humble au plus savant, elle est même au fond engagée dans tout phraser, dans toute ouverture du sens. Écrire une phrase dans une langue, c'est déjà sans le savoir ouvrir un chemin inconnu dans les autres langues, un chemin qui pourra rester vierge de tout pas pendant des siècles ou pour toujours, mais qui existe. Transformer ce chemin inconnu et latent en une voie praticable, c'est ce que réalise la traduction, avec le désir que la voie ainsi ouverte soit aussi réelle que l'a été le chemin. Une langue « universelle » par contre est et ne peut être qu'une langue sans territoire, une langue sans inconnu et sans chemins, un *digest* de langage.

Ce qui est en fait proposé par l'espéranto, c'est l'image d'un homme neutralisé, équivalent, sans expérience. La débilité même de cette langue a fait d'elle aussitôt une langue morte, une langue mort-né. Mais c'est par d'autres moyens qu'au cours du siècle et sous nos yeux s'est propagée et se propage la formation d'un homme universel, moyen, intégralement traductible. Entre les formes totalitaires de rassemblement, qui continuent d'agir, et l'idéologie de la communication, le langage, et avec lui ses locuteurs, sont pris dans un double piège. Difficilement et avec les moyens du bord, la traduction les évite, mais étroite est la marge où l'on peut continuer de penser que le « noyau dur » des langues – ce bloc obscur où l'on ne peut pénétrer qu'à tâtons, qu'on appelle l'intraductible et où pourtant se réfugie ce que chaque langue a de plus propre et ce qui l'approprie le plus fortement au fait qu'elle est du langage – est en fait le cadeau qu'elles nous font.